

MARGUERITE DURAS

# ÉCRIRE

*nrf*

GALLIMARD











L'événement de Vauville, je l'ai intitulé *La mort du jeune aviateur anglais*. En premier je l'ai raconté à Benoît Jacquot qui était venu me voir à Trouville. C'est lui qui a eu l'idée de me filmer lui racontant cette mort du jeune aviateur de vingt ans. Un film a donc été fait par Benoît Jacquot. L'image est de Caroline Champetier de Ribes, et le son de Michel Vionnet. Le lieu était mon appartement à Paris.

Ce film une fois fait, on est allé dans ma maison de Neauphle-le-Château. J'ai parlé de l'écriture. Je voulais tenter de parler de ça : Écrire. Et un deuxième film a été ainsi fait avec la même équipe et la même production – Sylvie Blum et Claude Guisard, de l'I.N.A.

Le texte appelé ici *Roma* a d'abord été un film intitulé : *Le dialogue de Rome*, financé par la R.A.I. à la demande de mon amie Giovannella Zanoni.

M. D.  
Paris, juin 1993





*Je dédie ce livre à la mémoire de  
W. J. Cliffe, mort à vingt ans, à Vau-  
ville, en mai 1944, à une heure restée  
indéterminée.*



# ÉCRIRE



C'est dans une maison qu'on est seul. Et pas au-dehors d'elle mais au-dedans d'elle. Dans le parc il y a des oiseaux, des chats. Mais aussi une fois, un écureuil, un furet. On n'est pas seul dans un parc. Mais dans la maison, on est si seul qu'on en est égaré quelquefois. C'est maintenant que je sais y être restée dix ans. Seule. Et pour écrire des livres qui m'ont fait savoir, à moi et aux autres, que j'étais l'écrivain que je suis. Comment est-ce que ça s'est passé? Et comment peut-on le dire? Ce que je peux dire c'est que la sorte de solitude de Neauphle a été faite par moi. Pour moi. Et que c'est seulement dans cette maison que je suis seule. Pour écrire. Pour écrire pas comme je l'avais fait jusque-là. Mais écrire des livres encore inconnus de moi et jamais encore

décidés par moi et jamais décidés par personne. Là j'ai écrit *Le Ravisement de Lol V. Stein* et *Le Vice-consul*. Puis d'autres après ceux-là. J'ai compris que j'étais une personne seule avec mon écriture, seule très loin de tout. Ça a duré dix ans peut-être, je ne sais plus, j'ai rarement compté le temps passé à écrire ni le temps tout court. J'ai compté le temps passé à attendre Robert Antelme et Marie-Louise, sa jeune sœur. Après je n'ai plus rien compté.

*Le Ravisement de Lol V. Stein* et *Le Vice-consul*, je les ai écrits là-haut, dans ma chambre, celle aux armoires bleues, hélas maintenant détruites par des jeunes maçons. Quelquefois, j'écrivais aussi ici, à cette table-là du salon.

Cette solitude des premiers livres je l'ai gardée. Je l'ai emmenée avec moi. Mon écriture, je l'ai toujours emmenée avec moi où que j'aile. À Paris. À Trouville. Ou à New York. C'est à Trouville que j'ai arrêté dans la folie le devenir de Lola Valérie Stein. C'est aussi à Trouville que le nom

de Yann Andréa Steiner m'est apparu avec une inoubliable évidence. Il y a un an.

La solitude de l'écriture c'est une solitude sans quoi l'écrit ne se produit pas, ou il s'émiette exsangue de chercher quoi écrire encore. Perd son sang, il n'est plus reconnu par l'auteur. Et avant tout il faut que jamais il ne soit dicté à quelque secrétaire, si habile soit-elle, et jamais à ce stade-là donné à lire à un éditeur.

Il faut toujours une séparation d'avec les autres gens autour de la personne qui écrit les livres. C'est une solitude. C'est la solitude de l'auteur, celle de l'écrit. Pour débiter la chose, on se demande ce que c'était ce silence autour de soi. Et pratiquement à chaque pas que l'on fait dans une maison et à toutes les heures de la journée, dans toutes les lumières, qu'elles soient du dehors ou des lampes allumées dans le jour. Cette solitude réelle du corps devient celle, inviolable, de l'écrit. Je ne parlais de ça à personne. Dans cette période-là de ma première solitude j'avais déjà découvert que c'était écrire qu'il fallait que je fasse. J'en

avais déjà été confirmée par Raymond Queneau. Le seul jugement de Raymond Queneau, cette phrase-là : « Ne faites rien d'autre que ça, écrivez. »

Écrire, c'était ça la seule chose qui peuplait ma vie et qui l'enchantait. Je l'ai fait. L'écriture ne m'a jamais quittée.

Ma chambre ce n'est pas un lit, ni ici, ni à Paris, ni à Trouville. C'est une certaine fenêtre, une certaine table, des habitudes d'encre noire, de marques d'encres noires introuvables, c'est une certaine chaise. Et certaines habitudes que je retrouve toujours, où que j'aille, où que je sois, dans les lieux mêmes où je n'écris pas, comme les chambres d'hôtel par exemple, l'habitude d'avoir toujours du whisky dans ma valise dans le cas d'insomnies ou de désespoirs subits. Pendant cette période-là j'ai eu des amants. Je suis restée rarement sans du tout d'amants. Ils se faisaient à la solitude de Neauphle. Et à son charme elle leur a permis quelquefois, à leur tour, d'écrire des livres. Rarement à ces amants, je donnais mes livres à lire. Aux



amants, les femmes ne doivent pas faire lire les livres qu'elles font. Quand je venais de terminer un chapitre, je le leur cachais. La chose est si vraie, quant à moi, que je me demande comment on fait ailleurs ou autrement quand on est une femme et qu'on a un mari ou un amant. On doit aussi, dans ce cas, cacher aux amants l'amour de son mari. Le mien n'a jamais été remplacé. Chaque jour de ma vie je le sais.

Cette maison, c'est le lieu de la solitude, pourtant elle donne sur une rue, sur une place, sur un très vieil étang, sur le groupe scolaire du village. Quand l'étang est glacé, il y a des enfants qui viennent patiner et qui m'empêchent de travailler. Je les laisse faire, ces enfants. Je les surveille. Toutes les femmes qui ont eu des enfants surveillent ces enfants-là, désobéissants, fous, comme tous les enfants. Mais quelle peur, chaque fois, la pire. Et quel amour.

On ne trouve pas la solitude, on la fait. La solitude elle se fait seule. Je l'ai faite. Parce que j'ai décidé que c'était là que je

devrais être seule, que je serais seule pour écrire des livres. Ça s'est passé ainsi. J'ai été seule dans cette maison. Je m'y suis enfermée – j'avais peur aussi bien sûr. Et puis je l'ai aimée. Cette maison, elle est devenue celle de l'écriture. Mes livres sortent de cette maison. De cette lumière aussi, du parc. De cette lumière réverbérée de l'étang. Il m'a fallu vingt ans pour écrire ça que je viens de dire là. '

On peut marcher dans cette maison dans toute sa longueur. Oui. On peut aussi y aller et venir. Et puis il y a le parc. Là, il y a les arbres millénaires et les arbres encore jeunes. Et il y a des mélèzes, des pommiers, un noyer, des pruniers, un cerisier. L'abricotier est mort. Devant ma chambre il y a ce rosier fabuleux de *L'Homme Atlantique*. Un saule. Il y a aussi les cerisiers du Japon, les iris. Et sous une fenêtre du salon de musique, il y a un camélia, planté pour moi par Dionys Mascolo.

J'ai d'abord meublé cette maison et puis je l'ai fait repeindre. Et puis c'est deux ans



*nrf*



93-IX

A 73638

ISBN 2-07-073638-5

Extrait de la publication

78 FF tc